

# CINEMA

## Le prince et le pauvre comédie historique d'après Mark Twain

Le règne d'Edouard VI, fils d'Henry VIII, roi d'Angleterre, fut si court et si anodin, que les descendants de ses sujets n'en voulaient jamais à Mark Twain d'en avoir fait l'occasion d'un conte genre roman d'aventures. Il pourrait commencer par « Il était une fois... », mais l'auteur a préféré dire : « C'est ainsi que les choses seraient pu se passer ».

Le même soir de 1537, Jane Seymour donnait à la Tour de Londres la vie à un fils, tandis que naissait un autre enfant dans une famille de chiffonniers. Dix ans plus tard, alors qu'Henry VIII vivait ses dernières heures, son fils aîné s'allait faire une petite promenade. A la porte du palais, il vit deux gardes qui frappaient un garçonnet trouvé endormi sous un banc de pierre. Il s'était inconfortablement installé là pour fuir les torments paternelles... Le prince vint à son secours, l'emmena dans ses appartements. Les enfants, qui étaient du même âge, jouèrent à changer de vêtements. Ils se rendirent compte de leur extraordinaire ressemblance et quand Edouard, égaré en gieux, réapparut sous les yeux de la garde, en allant chercher son chien, il fut roué d'importance et jeté à la rue comme le mendiant qu'il semblait être.

Pendant ce temps, le pauvre, vêtu de veours et de vaill, était endormi. Le lendemain matin, quand la Cour et le fourbe postulant au titre de lord protecteur virent le souhaiter le bonjour, ils trouvèrent un gosse se croyant chez Shéhérazade et jurant de la pureté de ses intentions. Tout le monde crut le prince devenu fou, le roi s'en affligea, puis mourut, et le fourbe, qui fut peut-être le seul à comprendre l'affaire, terrorisa si bien le gosse qu'il cessa de protester quand on l'appela « Majesté », et signa tous ordres édités, etc...

Pendant ce temps, Edouard faisait la connaissance de son peuple. Il tint lui aussi des propos qui sembleraient incohérents au soldat breteur et sans vergogne qui l'avait recueilli sous son toit et qui fut en quelque sorte son ange gardien jusqu'au jour où, après l'avoir sauvé d'une bande de veours et des menaçants du fourbe lord protecteur, lancés à sa poursuite pour le tuer avant que la supercherie ne soit découverte, il le déposa en hulk dans la cabine de l'Estimoteur où l'on procédait au couronnement de son successeur. Celui-ci, en chantant de le revoir lui favorablement les colles posées pour s'assurer de son identité.

Edouard prit place sur le trône en chère d'Edouard avec une fiancée qui a elle seule démontré qu'il y avait préparé depuis longtemps, canoia d'honneur le gentilhomme de fortune qui leur préféra la guerre et joua avec son inséparable le plus souvent possible.

On trouve à ce film l'austérité un peu ennuyeuse des films historiques anglais, parmi lesquels on en relève un seul qui soit séduisant : *La Vie privée d'Henry VIII*, c. la fantaisie américaine qui humanise volontiers et sait jeter ça et là une note piquante, un passage enlevé à la pointe de l'épée. C'est le cas de *Le Cas de Errol Flynn*, le vaillant joueur de *Capitaine Blood* revient à l'assaut deux ou trois fois et défenseur du faible, envole ses poches de lame dans le ventre de ses adversaires. Sa prestance et sa desinvolture en font le héros moussu lire et jeune premier, mais la réalisation n'a pas été décidée trop tard pour le mettre en valeur. La vedette apparait à Billy et Bobby March, deux frères jumeaux très sympas et très sympathiques.

Claude Rains est perfide à souhait dans le rôle du traître lord protecteur.



Billy et Bobby March dans *Le Prince et le Pauvre*

Une scène de *Le Prince et le Pauvre* : Le couronnement

Deux types de films amusants

Un film français : **L'HABIT VERT**  
Un film américain : **TOPPER**

Le cinéma français a compris que le public actuel doit être déridé. Il pleure pendant les mélodrames, s'enthousiasme aux morceaux de bravoure, autrement dit, « réagit bien », mais il ne craint pas de rire en réagissant !

Chez nous, le film comique n'existe pas. On n'a jamais rien trouvé qui ressemblât à du Charlot. On s'est contenté dans le vaudeville ou l'on en appelle aux quiproquos plus qu'aux gesses et aux situations originellement amusantes.

Les vaudevilles font souvent rire les gens très fins. Ils pensent : « C'est idiot », mais se fendent la bouche jusqu'aux oreilles et ils sont incapables de dire pourquoi leur hilarité a été déchaînée. Au sortir du spectacle, ils s'ouviennent.

Le film à tournois repose sur ce principe et sur le fait qu'en France chaque citoyen peut constituer le service militaire un petit flot qui se plait à parcourir les jours où l'on se souvient entre copains. Il y a 25 ans on disait : « Quand j'étais au régiment ». Maintenant, on entend plus souvent : « Pendant la guerre », mais le mécanisme qui commande le retour souvenirs en uniforme est le même.

Certains cinéastes ont tenté des variantes, ainsi récemment avec « *Drôle de drame* ». Mais le ton humoristique du départ ne s'était pas maintenu et la fin donnait une fameuse impression de déviation. Des Anglais eussent probablement mené la barque sans s'égarer.

Mais voici que *L'Habit vert* fait son apparition sur l'écran. Cette pièce de Piers et Callavet, mise en scène par Roger Richebe et qui obtient ainsi le même succès qu'au théâtre, nous renseigne infailliblement sur le type du film français amusant. Il est dans l'esprit des réparties, le sel des personnages, l'aisance de la satire. Tout cela est léger, brillant, adroit, flatte ce côté de notre caractère qui aime volontiers « mettre en boîte » et dépasse le milieu visuel qui est obligé d'en rire à son tour. Nul académicien ne pourrait prendre ombraie d'une élection sous la coupole telle qu'elle est amenée dans *L'Habit vert*.

Après ce spectacle, les gens savent pourquoi ils ont ri ; ils se remémorent couramment des fragments de dialogue, des mines, des allusions aux choses de l'état et du monde. Ils ne songent pas du tout à faire une injure au cinéma en disant que le type du film drôle français que l'on ne peut pas plus imiter que nous les loufoques américains, est fourni par les adaptations de Piers et Callavet.

Les rôles en or de cette réalisation ont brillamment enlevés par Elton Popeo (le boss de Maulévrier), André Lefaur (duc de Maulévrier), Victor Boucher (comte de Latour-Latour), par Jules Berry et Meg Lemonnier.

Et c'est bien dommage que le sujet soit immorale. Le genre de *Topper* est tout différent. Un jeune ménage de fêtards se tue en voiture. Après l'accident, leurs âmes quittent leurs corps et craignent de n'avoir pas grand-chose de bien à présenter à Dieu. Pour essayer de rattraper le temps perdu, ils décident de s'occuper d'un ami, le brave Topper, assez peu heureux en ménage. Les voilà anges gardiens doués d'un pouvoir inhabituel. Quand ils le désirent, ils peuvent se rendre visibles ou invisibles.

Tout le technique de *L'Homme invisible* est remis en branle. Une auto marche sans conducteur, les porte-plumes écrivent tou, seuls, de gros chiens briards ont l'air de voler et ainsi du suite. Pour finir, le ménage Topper est uni à jamais, tandis que le couple fantôme, avant de quitter la terre, se réjouit de son œuvre en la contemplant par une lunette du toit.

En France, une telle idée n'aurait rien donné. En Amérique, elle a produit quelque chose de très drôle et d'original. Les truquages sont bien faits et les artistes ont ce ton mi-fine mi-raisin des Anglo-Saxons quand ils font des blagues. Les interprètes d'Hollywood savent très bien quand il ne faut pas se prendre au sérieux !

Les femmes savent qu'à chasser égale un manteau de loutre est infiniment plus attractif qu'un autre de même coupe, en lapin rasé à la mécanique. Les enfants réclament de plus en plus des histoires vraies et les hommes souhailent pour leurs compagnes des chapeaux et non des manches à air, des tranches de potiron ou des capsules de bouteilles Vichy.

Quand tout ce monde va voir représenter un drame, il lui est reconnaissant d'échapper au commun par une auréole d'authenticité. Que deviennent les tourments de *Chimène* à côté de ceux de *L'Aiglon* ou de *La Dame aux Camélias* ?

*L'Affaire du Courrier de Lyon*, mise en scène par Maurice Lehmann, a cet avantage d'être historique. Jean Auronche, le scénariste, a consulté des documents afin que rien ne soit laissé au hasard et s'il a brodé ce n'est pas sur les bases.

On sait que sous le Directoire, le maille de Lyon, qui transportait une somme de 7 millions en assignats, destinée à l'armée d'Italie, fut attaqué en forêt de Sénart par cinq individus qui assassinèrent les postillons et s'emparèrent de cette fortune. Quatre furent pris par la police et, l'un d'eux, un innocent, victime d'une ressemblance avec le cinquième chérisseur en fuite véritable gibet de potence. Le quatrième, condamné à mort avec les autres, eut sa même ressemblance lorsque plus d'un an après on trouva et fit subir le même sort au complice Dubouché.

Pour conter « l'affaire », l'auteur fait se connaître les bandits et Lesurques ; en réalité, ils se rencontrent pour la première fois chez le juge Lesurques devient un bourgeois très à l'aise, alors que sa situation était assez compromise, ce qui, avec un malheureux



En haut : Pierre Blanchard En bas : Dita Parlo dans *L'Affaire du Courrier de Lyon*

conspire de circonstances et des témoignages surexcités, comme tout à cette époque, pure loutre dans la balance faussée de Themis.

Enfin, certains personnages ont été inventés de toutes pièces, comme Chopport, le loueur de voitures et l'aventurier aigri, qui se fait fort de reconnaître les gens à leur voix et démontre un peu tard la carence de son talent. Ils sont campés par deux artistes très types, Dorville et Dullin. Leurs interventions font penser à des artisans chargés de disposer périodiquement sur une étoffe une fleur sale ou stylisée.

Quand l'évoque une étoffe unie, je ne veux pas dire que le film est monotone, mais qu'il est du début à la fin tissé sur le même thème : la malchance d'un brave homme.

## L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON

drame judiciaire de René Lehmann.



Dita Parlo nous montra déjà dans *La Grande Illusion*.

*L'Affaire du Courrier de Lyon* est la première réalisation cinématographique de Maurice Lehmann, qui est un homme de théâtre. Contrairement à ce qui arrive très souvent, il ne s'est pas attaqué à chef-d'œuvre du cinéma muet capable de jeter un peu de son éclat passé sur la réalisation parlante, car le premier *Courrier* porté à l'écran laissa une impression bien fautive.

Si proche qu'il soit de la réalité historique, ce drame ne convient pas à tous les spectateurs, car on a trop appuyé sur le côté délicat de l'intrigue et les dames du « Palais Egalité » y jouent un rôle assez accusé.

## En liberté provisoire

Comédie dramatique de Ray Henrigt

Timmy Blake n'est pas un « reporter » comme les autres. Lorsqu'elle sort des bureaux du journal, elle Lise régulièrement en la montrant la porte de verre ; lorsqu'il y a un accident, elle arrive toujours la première sur les lieux quand bien même la police les a interdits à la presse, et si un confrère montre autant d'astuce qu'elle, il tombe généralement en panne sur le chemin du retour.

On a l'habitude de dire en France que le journalisme est un des professions qui mènent à tout à condition d'en sortir. Si l'on en croit les films américains, les gens de cette corpora-

tion possèdent la-bas outre ce qu'on leur demande un peu partout, ce sérieux qualités de détective et de policier !

Timmy Blake bat en ce sens tous les records du déjà vu. Pas que remuante, elle possède un instinct ou un flair, comme vous voudrez, qui frise l'imagination. Non seulement elle se documente avec précision et rapidité sur les catastrophes, mais elle subodore le drame intime derrière le décès du magnat de l'automobile, fait remettre son enterrement, obtient l'autopsie, fait arrêter sa femme qu'elle a rencontrée la veille dans un cabaret, car cette fille étonnante attire même dans son orbite les

histoires sensationnelles, déclenche une campagne de presse et une... la dame condamnée sans qu'elle se soit offensée, acquiesce la certitude qu'elle se sacrifie pour quelqu'un, la confesse et fait éclater son innocence.

Entre temps, cette pétulante Timmy trouve encore le moyen de nous montrer quelle aime son rédacteur en chef, n'aler leurs continuels alarades de néter. Elle épouse à la fin selon la mesure traditionnelle, mais je n'ai pas encore dit son meilleur coup, le direct du droit qui, par deux fois, étend knock-out un belâtre suffisant. Le moins que nous puissions en dire est : « Bravo pour nos concubines américaines ! »

Depuis longtemps, nous n'avions applaudi Joan Blondell dans une forme aussi éblouissante et dotée d'un aussi magnifique entrain.



Joan Blondell dans *En Liberté provisoire*

## LES ANGES NOIRS

Drame de Willy Rozier

Dès le générique, on est bien disposé en faveur de ce film. Artistes et techniciens qui y ont contribué répondent tous d'un état-civil français. Le fait est assez original pour être signalé. Ensuite on ne tarde pas à s'apercevoir que le roman de François Mauriac a été suivi de très près.

A cet égard, je l'aborda avec quelque méfiance. L'auteur n'avait-il pas communiqué à la presse un entretien déchargeant ses responsabilités. « J'ai vendu les droits », disait-il, mais ne me suis pas occupé de la réalisation et je trouve que mon nom est un peu trop lié à la publicité qui entoure la mise en exploitation ». Comme je n'ai pas sous les yeux le texte inédit, je m'excuse d'évoquer l'idée de M. Mauriac avec des mots qui ne sont pas strictement les siens.

Le scrupuleux auteur n'a pourtant pas été trahi. Nous pourrions compter ceux de ses confrères auxquels cet avantage a été réservé par les cinéastes. Que dut penser le regrette Francis de Croisset de sa « Dame de Malacos » vue à l'écran !

Les lecteurs de François Mauriac savent combien ses héros sont torturés et ses héroïnes de familles, souffrantes, impitoyables et haineuses. Ce n'est pas lui que l'on peut accuser d'embellir le genre humain. Beaucoup, hélas ! savent par expérience que son imagination docile à son savoir regarder, est encore en dessous de certaines réalités.

Dès les premières images, on se sent étouffé par l'atmosphère qui est celle du livre. Le père, la mère et la fille Desbat, non seulement s'aiment et se détestent sous le même toit, mais encore nourrissent en soi d'inavouables sentiments. Le premier veut plumer son neveu André, la seconde ne pas s'en séparer et leur fille aime son cousin, mais lui, ne rentre pas du tout dans leurs vues. La situation est déjà pesante et bouchée quand arrive Gradère, qui est une sorte de monstre.

Alors, la vieille servante Gerceinte peut dire avec raison *Drôle de maison* ! Ce ne sont que concubines entre deux personnages, guetés, regards méfians. Imaginez les regards pris en commun où dès qu'un coiffeur s'abstient de toucher à un plat, un autre redoute qu'il l'ait empoisonné !

Les gens du dehors, mêlés à cette affaire de famille, ne sont pas plus heureux. Le jeune abbé Porcas, curé du village, souffre en silence des brimades causées par le séjour sous son toit d'une sœur qui a fui le domicile conjugal par lassitude ou déception, qu'en sait-on ? et Gradère étreint de ses mains une créature abjecte.

Willy Rozier n'a pas versé une goutte d'eau de rose dans ce mélange oppressant. Il a rapporté toutes les phases du roman dans le cadre que la lecture pouvait suggérer de telle sorte que nous ayons une quantité égale d'extérieurs et



Charpin dans *Les Anges noirs*

d'intérieurs. Ces derniers ont été exécutés en studio, mais tous les extérieurs ont été pris dans les Landes sur les lieux de l'action. Etre fidèle semble avoir été le seul but du metteur en scène. Il a négligé les innovations et même les recherches techniques au profit de l'ambiance et des caractères, mais on peut lui reprocher comme dans *Les Hommes de Proie*, le manque de luminosité des photos.

Aux interprètes revient une part énorme de la réussite. Henri Rollan, aux tempes blanches pour la circonstance, est un Gradère sans défaillances, roué,

meurtrier, mais repentant à son lit de mort, seule éclaircie dans un ciel d'enfer. Charpin a fait également une création de premier ordre en paysan finaud, méfiant, voleur — le mot n'est pas trop fort, — amoureux de sa terre comme s'il devait l'emporter dans sa tombe.

Germaine Dermoz a été suivie dans l'art des demi-teintes par Dina Balder. Florelle et Suzy Prim ont la crédibilité de leurs personnages.

Quand on a vu ce film, on dit : « Il est bien joué », ou « C'est le roman », mais il vous en reste un goût d'amer-tume qui n'habille pas la vie de rose.